



**HENRY DAVID
THOREAU**

Myrtilles
*La beauté des
petites choses*

PRÉFACE DE THIERRY GILLYBOEUF



Rivages poche
Petite Bibliothèque
INÉDIT

La Nature fait de son mieux à chaque instant pour que nous nous sentions bien. Elle n'a pas d'autre raison d'exister. Ne lui résistez pas. En faisant un léger effort pour être bien, nous ne devrions pas tomber malade. Les hommes ont ou croient avoir découvert le caractère salutaire de quelques éléments sauvages, mais pas de la Nature tout entière. Or la Nature est ni plus ni moins que l'autre nom de la santé.

H. D. THOREAU

Dans cet essai, Thoreau célèbre la gloire de la nature à travers la beauté des « petites choses ». En s'arrêtant sur les myrtilles, simples baies sauvages, Thoreau se livre également à une charge contre le capitalisme et l'exploitation de la terre par l'homme. Il propose un manifeste écologique heureux, accessible pour peu que nous consentions à la lenteur et à la simplicité.

Collection dirigée par Lidia Breda

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les Forêts du Maine

Matin intérieur, et autres textes de jeunesse

Henry David Thoreau

Myrtilles

La beauté des petites choses

*Traduit de l'anglais (États-Unis),
annoté et préfacé
par Thierry Gillyboeuf*

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : © Martha Locklear/Stocksy

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022,
pour la préface, la traduction française
et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5598-3

PRÉFACE

Le scribe de la Nature

Pour Julien Poix.

Un soir de juillet 1846, alors qu'il séjourne depuis un an dans la cabane de rondins qu'il avait construite au bord de Walden Pond, à une demi-heure à pied de son Concord natal, où il tente une expérience d'autosuffisance, Henry David Thoreau se rend chez le cordonnier du village pour y récupérer un de ses souliers qu'il avait amené à réparer. Chemin faisant, il croise Sam Staples, le *constable* de Concord, sorte de gendarme municipal également préposé à la collecte des impôts. Ce dernier lui réclame la taxe de capitation d'un dollar que Thoreau a refusé de payer pour protester contre l'esclavage et contre la guerre que les États-Unis livrent au Mexique.

Les deux hommes se connaissent bien, s'apprécient. C'est la raison pour laquelle Staples propose au solitaire de Walden de lui avancer le fameux dollar, pensant qu'il est peut-être dans la gêne. Mais si sa situation matérielle est plus précaire qu'à l'ordinaire depuis qu'une gelée exceptionnelle pour la saison vient de détruire son champ de haricots et ses autres légumes, Thoreau en fait avant tout une question de principe. Devant son refus calme mais obstiné d'accepter cette solution amiable, Staples est bien obligé de le conduire à la prison de briques de Concord. Quand ils arrivent, les autres détenus sont assis à l'extérieur en train de fumer. Staples les fait rentrer dans leurs cellules, et Thoreau partage la sienne avec un codétenu accusé d'avoir involontairement mis le feu à une grange. Pour Thoreau, cette nuit en prison n'a rien de traumatisant. Dans l'obscurité, il prêle l'oreille aux bruits et à la vie nocturne de sa ville, avec le sentiment de « voyager dans un pays éloigné ». Cette courte expérience lui inspirera, quelques années plus tard, l'un des textes qui a contribué à sa légende : *Résistance au gouvernement civil*, plus connu sous son titre posthume de *Désobéissance civile*.

Le lendemain matin, alors que son voisin de cellule est déjà parti aux champs où il va faner chaque jour avant de retourner le soir en prison,

Thoreau est libéré contre son gré. La veille au soir, l'une de ses tantes est venue s'acquitter de la somme qu'il devait à l'État. Passée la contrariété d'avoir été empêché de donner le retentissement souhaité à son geste de protestation, Thoreau finit par quitter la prison. Le plus naturellement du monde, il se rend chez le cordonnier, comme il avait initialement prévu de le faire, et une fois son soulier récupéré, il va rejoindre un groupe de cueilleurs de myrtilles, comme il le raconte dans *Désobéissance civile* :

« C'était autrefois l'usage dans notre village, quand un pauvre débiteur sortait de prison, que ses proches viennent le saluer, en regardant à travers leurs doigts entrecroisés pour représenter la fenêtre grillagée de la prison : "Comment ça va ?" Mes voisins ne m'ont pas salué de la sorte, mais m'ont d'abord regardé, puis ils se sont regardés, comme si je revenais d'un long périple. J'avais été jeté en prison alors que je me rendais chez le cordonnier pour récupérer une chaussure que j'avais amenée à réparer. Quand je fus relâché le lendemain matin, je finis aussitôt ma commission et, après avoir chaussé mon soulier réparé, me joignis à un groupe parti à la cueillette des myrtilles, qui était impatient de se placer sous ma conduite ; et en une demi-heure – car le cheval fut rapidement attelé – j'étais dans un champ de myrtilles, sur l'une de nos

plus hautes collines, à deux miles de là, et il n'y avait nulle part de trace de l'État. »

L'anecdote est séduisante, mais elle dit avant tout la haute valeur symbolique que représente, dans l'esprit de Thoreau, ce petit fruit, la myrtille, qui le rattache à la fois aux origines de l'Amérique, à cette attention minutieuse portée au monde familier et à sa participation à une société humaine réduite à l'échelle d'une communauté villageoise, et qui incarne également une Nature à soi, à la façon dont, plus tard, Virginia Woolf parlera d'une chambre à soi, et n'est jamais aussi savoureux que quand il est cueilli hors des sentiers battus, dans une solitude salutaire. Mais la myrtille est aussi, en l'occurrence, le *fruit défendu* d'un *paradis à reconquérir*. En effet, si Thoreau est allé en prison de son plein gré pour affirmer son engagement dans le combat pour la liberté d'autrui, en l'occurrence des esclaves noirs, le fait de rejoindre une *buckleberry party* dès sa sortie de prison doit être compris comme la proclamation de sa liberté recouvrée, celle d'aller par les bois et les champs, cueillir des baies, activité qui mêle le plaisir d'une communion entière avec la Nature à l'abolition de toute règle édictée par un État qui n'a aucune prise sur cet Éden à portée de main.

Il est sans doute difficile, pour un lecteur européen, de se figurer ce que représente la myrtille dans l'ethos nord-américain. On en compte pas moins de trente-cinq espèces différentes sur le continent nord-américain qui n'appartiennent pas toutes au même genre et désignent parfois des fruits assez différents, les recettes de cuisine dont elles constituent l'ingrédient majeur sont innombrables, et chaque comté ou presque a sa propre variante de la célèbre *buckleberry pie*. Outre que ce fruit représente une part importante du régime alimentaire automnal des grizzlys qui en raffolent, les myrtilles sauvages sont depuis des siècles un aliment de base des tribus amérindiennes, qui les faisaient sécher et les stockaient comme du raisin, ou bien les écrasaient pour en garnir leurs gâteaux. Certains Indiens fabriquaient même des sortes de peignes avec des arêtes de saumon, grâce auxquels ils ramassaient plus facilement les baies sur les buissons. La myrtille fait à ce point partie intégrante de l'imaginaire collectif américain qu'elle est devenue le fruit symbolique de l'Idaho et qu'elle est passée dans une formule idiomatique comme : *I am your buckleberry* – littéralement : je suis ta myrtille – qui signifie que l'on est exactement la personne que son interlocuteur recherchait. Par la suite – ce qui n'eût pas manqué de désoler Thoreau –,